



B.O.A.P

Obsèques du Général PAGNI



1. Le Général René PETER, Président de l'Amicale des Anciens de la Livraison par Air, avait organisé de magnifiques obsèques au Général PAGNI, au Quartier colonel Edme de Toulouse-Francazal, ce jeudi 23 février 2012.
2. Il faut lui associer dans ses remerciements le colonel FAUCHE, chef de corps du 1^{er} Régiment du Train Parachutiste (ex-BOMAP).
3. L'office eut lieu dans le gymnase. Intervinrent : le Général René PETER, lisant le message post-mortem de Jean-Paul PAGNI (voir pièce jointe) puis rendant hommage en tant que Président de l'Amicale (pièce jointe) le général Jean-Claude BERTIN, son camarade de promotion de Cyr, promotion Laperrine 56 – 58 (voir pièce jointe) le père KALKA, aumônier de la Brigade, Christophe, fils cadet de Jean-Paul, Sébastien, petit-fils de Jean-Paul.
4. Merveilleux clin d'œil de nos amis aviateurs : au moment où le cercueil sortait du gymnase, un Transall venu d'on ne sait où (il n'y a plus d'avions militaires à Francazal) nous survola en très basse altitude. Un petit signe de Saint Michel ?
5. La cérémonie militaire se tint sur la place d'armes du régiment. J'eus l'honneur et la fierté d'y prononcer l'éloge funèbre du général PAGNI (voir pièce jointe).
6. Une collation fut offerte aux très nombreux amis de la famille PAGNI.
7. Un grand Merci à nos frères d'armes parachutistes de la Livraison par Air pour avoir assuré un merveilleux dernier « saut » à notre ami Jean-Paul.



Général CANN





Adresse Post Mortem du Général PAGNI lu à sa demande par le Général PETER.

D'aussi loin que remontent mes souvenirs d'enfance, j'ai toujours su que je serai officier dans la coloniale. Je ne sais pas pourquoi, mais pas un instant je n'ai douté de cette vocation. Mes parents m'ont raconté que je l'avais exprimée pour la première fois sur le terrain de jeux des Tagarins qui servait également de terrain d'exercice à un régiment de Tirailleurs sénégalais.

Adolescent j'ai vu une affiche de propagande pour les paras colos "*Mon domaine : la bagarre – Ma fortune : la gloire*". Ça m'a paru clair. Je savais où servir.

Je suis donc entré à Cyr avec la promotion Laperrine 1956-1958. L'instruction y était parfois dure mais nous la supportions allègrement, ayant l'Algérie en ligne de mire.

J'étais assidu à l'Ours, ce qui ne surprendra personne, mais aussi à la Pompe, chose plus étonnante – mais nous avions un superbe prof de maths.

J'ai choisi l'Infanterie Coloniale.

En sortant d'école, j'ai fait un stage à la Brigade de paras colos à Bayonne. C'est là que Yette a craqué pour son beau sous-lieutenant après la prise d'armes du 11 novembre. Tous les bonheurs en même temps.

Après l'appli à Saint Maixent où selon mon chef de brigade j'ai été assez intelligent pour assurer mon classement en bossant bêtement des matières aussi chiantes que "mines et pièges", me voilà enfin à l'ÉTAP de Pau au titre de la Brigade de Parachutistes d'Outre-mer. Comble de bonheur je suis affecté au "3^{ème} RPIMa", le régiment de mes rêves.

Être chef de section à la 2^{ème} compagnie du "3", ça n'était pas rien.

D'abord comme sous-lieutenant chez le capitaine HOVETTE. Un chef de cette trempe, il n'y a rien de mieux pour apprendre son métier; mais ça n'était pas rose tous les jours. Par bonheur j'ai été aidé et soutenu par des sous-officiers exceptionnels, notamment le merveilleux SCH Robert RAGOUILLAUX, "La Ragouille" pour les amis. Un beau soldat et un homme de cœur.

Après HOVETTE, c'est Fanch CANN qui a commandé la compagnie. Ça tournait à cent à l'heure.

À Bizerte il y eut pour tout l'ensemble des unités engagées moins de dix promotions ou nominations dans la Légion d'honneur. La "2" en a trusté 4 : le commandant d'unité et 3 chefs de sections. Excusez du peu !



Citation à l'ordre de l'Armée :

Décret du 13 février 1962 portant nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur.

« Vient de se distinguer à plusieurs reprises au cours des opérations de dégagement de la base stratégique de BIZERTE (Tunisie). Le 20 juillet 1961, chef de section de tête dans l'attaque du douar DJAFEUR, il enlevait les positions retranchées de l'ennemi et mettait hors de combat un groupe de mitrailleuses légères dont il récupérait l'armement collectif et individuel. Le 21 juillet, au cœur de combats de rues particulièrement meurtriers où le terrain et l'ennemi limitaient les possibilités de débordement, avec un courage calme, a donné 3 assauts frontaux sur 2 fusils mitrailleurs. A été blessé dans cette action mais a refusé l'évacuation. Sentant la manœuvre pour assurer la convergence des efforts de la compagnie, "a marché au canon" arrivant au bon moment pour accéder latéralement à la caserne FARRE (Bizerte), objectif final de son unité. Il y neutralisait l'effectif et l'armement d'une section ennemie. Le 22 juillet à la tête d'une équipe de 57 S.R., son action sera déterminante pour la capture du Fort d'Espagne (Bizerte) fortement défendue. Magnifique figure de chef de section parachutiste. »

Cette citation comporte l'attribution de la croix de la valeur militaire avec palme

Il faut dire que toute l'unité était plus que soudée. Nous pensions et agissions d'un même mouvement.

Dans cette affaire de Bizerte, j'ai perdu le contact avec mon patron pendant deux heures. Ça ne m'a pas empêché de faire péter un verrou devant lequel piétinait la "3" puis d'arriver exactement au bon moment sur le côté de la caserne qu'il attaquait de front.

Après ça purgatoire en 62 dans un bataillon merdique de Côte d'Ivoire où le colonel recrée pour moi la compagnie qu'il avait créée pour mon ancien de LONGEAUX et dissoute à son départ. Je me suis régaté. Jusqu'au soir où mes gars se sont battus avec ceux d'un escadron. Bien formés, ils ont attaqué à la pelle US et à la grenade OF. Un pitre d'en face y a perdu un brin de ses attributs virils. Ma compagnie s'est retrouvée mutée disciplinairement et moi aux arrêts de rigueur. Pour les arrêts, j'en avais l'habitude.

Muté au Dahomey avec une équipe de cadres paras. La belle vie.

Et puis l'enfer à Coëtquidan comme capitaine instructeur à la Direction de l'instruction militaire. J'ai eu la chance d'avoir comme patron un grand soldat, le colonel HENRY (celui qui finira plus tard inspecteur de l'infanterie). Sans lui j'étais fusillé. Il y avait heureusement la joie de servir avec quelques bons camarades dont le fidèle ami BERTIN.

L'Ecole d'État-major et puis le bonheur de nouveau avec la "2" du 6^{ème} RPIMa. Un régiment superbe, des camarades comme on en rêve : BERTIN, Ménage, le grand sifflet de BLANDIN et VILLANOVA. Pour mener ça ZIEGLER et de LLAMBY. C'est bien la seule fois où j'ai connu cette fameuse *saine émulation* entre gens qui s'adorent et se tirent la bourre en totale loyauté. Les "all blacks" de la "2" avaient une belle réputation.

Après, en 69-71, Dakar, dans un énorme régiment qui englobait tous les soutiens et un groupement opérationnel. À la tête, un colonel pégreleux, qui n'avait jamais été au feu. J'étais son cauchemar. Nous nous haïssions cordialement. Je lui ai dit un jour : "avec le groupement ops, vous êtes comme une poule qui a couvé des œufs de cane ; si vos petits vont dans la mare, vous resterez au bord". Mon chien qui avait adopté mon point de vue lui a pissé sur les pieds pendant les couleurs. La brave bête. Tout ça m'a valu de finir capitaine au long cours, mais je ne regrette rien.

Mais un boulot absolument superbe, avec des unités de luxe, des manœuvres dans tout ce beau pays.

Et une garnison de rêve avec des dégagements dont on parle encore.

En 71-74, l'EAI, un beau job de chef de brigade chez les sous-lieutenants. Comme j'avais fait brûler le manuel de pédagogie à mes élèves, je me suis retrouvé à la pédago. Là aussi un beau job.

Et une garnison d'enfer, ce qui ne gêne rien. Des dégagements qui se terminaient juste pour le sport matinal (pas toujours à fond lorsque la nuit avait été rude).

Et puis la BOMAP. Une révélation. J'y suis arrivé bardé de condescendance, je l'ai quittée en pleurant.

J'y ai servi dans tous les postes depuis officier supérieur adjoint jusqu'à chef de corps.

Ma chance a été d'y trouver des patrons de qualité (même s'ils étaient aussi dissemblables que possible) et un encadrement qui m'a rapidement fait oublier mes préventions.

Au total 13 ans de bonheur entrecoupés d'escapades dans les Afriques :

- au Tchad dont je reviendrai rapidement avec une balle dans le ventre – sans aigreur; j'avais toujours rêvé d'être un briscard couturé; j'ai été servi.

Citation à l'ordre de l'Armée :

Décision n° 51 du ministre de la défense, en date du 30 mai 1978.

« Officier supérieur, servant en assistance militaire technique, d'une rare compétence et d'une extrême énergie. A confirmé ses exceptionnelles qualités de chef, en redressant, par son action personnelle auprès d'unités d'un pays allié auquel nous lient des accords de coopération, une situation devenue très critique.

Bien que grièvement blessé à l'abdomen, a fait preuve d'un courage et d'un sang-froid remarquables et a directement contribué par son exemple et ses interventions au succès de la mission. »

Cette citation comporte l'attribution de la croix de la valeur militaire avec palme.

- deux fois au Cameroun, moins glorieux mais la belle vie.

- deux ans au Zaïre. La bite et le couteau mais des responsabilités et une marge d'initiative énormes. Le rêve.

Je crois avoir été un vrai colonel Zaïrois et un assistant technique utile.

Pour avoir la BOMAP, j'ai quitté la colo. Je ne regrette rien. Le train "kéro", c'est une bien belle arme – et la BOMAP vaut bien une ancre. Deux ans de bonheur absolu.

Trois ans à la DGA, CAP de Toulouse comme conseiller du directeur. J'ai fait de gros progrès au bridge.

Et encore un bonheur pour finir avec la STAT TAP. Un job comme ça pour terminer une carrière, on en rêve.

Une équipe de grand luxe. Des moyens. Des programmes concrets.

C'est un des rares postes où on ne construit pas sur le sable. Où on peut voir vivre après soi les fruits de son travail.

J'avais choisi d'être soldat pour courir le monde, servir avec des gars balèzes, commander, avoir une vie aventureuse, faire la guerre. Je rêvais de finir colonel et commandeur. Je suis parti général et "Grand' O", et même plus tard Grand' Croix. Tout ça pour un fils d'immigré rituel, dont le père était arrivé à 6 ans avec son baluchon, la République est bonne fille. J'ai été servi en tout au delà de mes espérances.



Mon Général,

Votre carrière militaire est une des plus belles, une des plus riches qui soit dans l'arme du Train mais aussi, par certains aspects, dans l'Infanterie de Marine.

Tringlots et Coloniaux sont aujourd'hui unis dans la peine car ils perdent une figure, un frère d'armes admiré pour ce qu'il a fait mais aussi pour ce qu'il était, anticonformiste, rebelle mais fidèle en amitié et homme de cœur.

J'ai eu l'honneur de vous succéder à trois reprises, à la BOMAP, à la STAT TAP et, aujourd'hui, à la tête de l'amicale du 1^{er} RTP qui vous doit tant.

J'ai pu mesurer combien les paras qui avaient servi sous vos ordres vous aimaient. Dix ans après, ils évoquaient encore votre personnalité tellement atypique et votre charisme.

J'ai souvent sollicité vos conseils et vous avez toujours répondu avec affection et modestie, sans jamais jouer l'ancien qui sait tout mieux que personne.

Votre courage au combat n'est plus à démontrer, mais sachez que le dernier que vous avez mené, ce combat retardateur qui a duré plus de dix ans, a fait l'admiration de tous ceux qui avaient la chance de vous côtoyer et de tous ceux qui vous entourent aujourd'hui. Ce courage et cette lucidité face à l'inéluctable n'ont d'égaux que ceux de Yvette qui, jusqu'au bout, a lutté à vos côtés, admirable, digne et efficace. Mes pensées vont vers elle et vos enfants Nathalie, Christophe et Olivier.

Le 1^{er} RTP, héritier de la BOMAP, et son amicale que vous avez présidée durant un septennat, se retrouvent orphelins.

Votre témoignage sur Bizerte, lors de la dernière Saint-Michel, restera dans nos mémoires. Vous nous avez une nouvelle fois épatés en relatant cette opération avec humour et parfois autodérision.

Au delà des nuages, quelque part, vous allez retrouver tous les paras célèbres que vous avez admirés.

Puisse Saint-Michel vous accueillir comme eux et vous placer sous son aile protectrice.

Adieu mon général,

Adieu Jean Paul

Gal(2s)PETER René

Président de l'amicale du 1^{er} R.T.P

Hommage rendu par le Général Jean-Claude BERTIN à son camarade de promotion, le Général Jean-Paul PAGNI décédé le 16 février 2012

Très cher Jean-Paul,

Malgré ton exceptionnelle vigueur, malgré l'impressionnant courage que tu as toujours montré, malgré l'amour si attentif de Yette et de tous les tiens, malgré les soins admirables des médecins, elle a fini par t'emporter, sans jamais te mettre à genoux. Redoutable « trompe-la-mort » pendant toute ta vie, tu es parti sans une plainte. Guerrier jusqu'au dernier soupir, tu sais maintenant ce qui nous attend après le dernier saut, et tu goûtes une paix bien méritée.

Donne-nous, Saint-Michel, « le courage, et la force, et la foi » car nous sommes profondément meurtris. Rien, désormais, ne sera plus pareil.

Au nom de la Promotion « Laperrine », je te rends hommage. A Saint-Cyr, nous étions dans la même section en seconde année, et tu es devenu un immense ami, un frère qui m'a beaucoup appris et beaucoup apporté.

J'ai aimé le CAMARADE bouillant de vie, sa vive intelligence et sa brillante érudition, j'ai admiré l'exceptionnel SOLDAT et le CHEF charismatique. J'ai, enfin, eu la plus grande affection pour l'AMI, si vrai et si chaleureux.

Tu fus un homme peu ordinaire, réussissant dans tout ce que tu abordais. Trop intelligent pour te prendre au sérieux et t'embarrasser de l'accessoire, tu dévorais la vie dans une explosion de joie communicative et d'humour décapant savourant, parfois, le plaisir de « pousser le bouchon un peu loin ». Profondément bon et attentif aux autres, tu étais généreux et direct. Mais, toujours efficace, tu savais aussi insuffler de l'élan chez les médiocres.

Toujours libre, tu ne t'es jamais soucié des conséquences de tes choix. Je ne t'ai jamais entendu te plaindre ou manifester le moindre regret : serein, tu as toujours été heureux de ton sort, alors que tu aurais pu prétendre aux plus hautes fonctions.

Ta vive intelligence allait, d'emblée, à l'essentiel. Très cultivé, brillant, précis et rigoureux dans l'analyse, tu excellais dans la synthèse. Curieux de tout, tu n'as pas cessé d'apprendre, jusqu'à ton dernier souffle. Tu pouvais, sans ostentation, montrer un haut niveau d'érudition et nous régaler de tirades entières, tout heureux de te les « remettre en bouche ». Rappelle-toi ce dimanche matin de 1968. Nous étions commandants de compagnie au 6^{ième} R.P.I.Ma et ne pratiquions pas les navrantes « 35 heures ». Dans mon bureau, tu t'étais lancé dans une éblouissante analyse comparative des œuvres de Racine et de Molière. Totalement possédé par ton sujet, passionné et passionnant, tu étais en apesanteur. Admiratif, je buvais tes paroles. Un régala. Oui, tu étais aussi cela, Jean-Paul, poète autant que scientifique.

Mais, le brillant esprit aurait pu, si les circonstances l'avaient permis, devenir un second Bigeard. Tu fus un magnifique soldat : jeune lieutenant, tu es revenu de ton Algérie natale avec la Légion d'Honneur, qu'à l'époque, on ne distribuait pas, comme aujourd'hui, à n'importe qui. Sous les ordres du capitaine CANN, autre grand soldat, tu t'étais, entre autres, distingué à Bizerte.



Sans égal sur le terrain, indifférent au danger, tu montrais un exceptionnel sens tactique. Superbe dans le commandement, tu étais un chef admiré et aimé de tous un CHEF que tous se sentaient honorés de servir. Ils te pleurent aujourd'hui car tu étais leur référence.

J'ai eu la joie de commander ma compagnie a côté de toi : période d'immense bonheur et d'amitié sincère, partagée par Ménage, commandant la « Jaune » et par tous nos cadres et parachutistes. Quel esprit de corps, sous les ordres de chefs prestigieux ! Je t'avais, alors, dit que j'étais prêt à servir sous tes ordres, partout et en toutes circonstances. Je t'aurais servi d'estime, d'amitié et d'affection.

Tes exceptionnelles qualités ont été reconnues : tu es, je crois, le seul « Grand' Croix de la Légion d'Honneur » de notre promotion. Hommage combien mérité car tu as été l'un de nos héros. Mais, tu éclaterais de rire en m'entendant.

Paule et moi garderons toujours une immense affection pour Yette et toi. Vous étiez capables d'attentions rares et d'une grande délicatesse. Redoutable bretteur, tu avais le cœur au bout du fleuret. Nous pleurons tous un compagnon irremplaçable. N'enviant personne, ne regrettant rien, n'ayant plus rien à prouver, tu restais serein, prévenant et heureux. Rayonnant, tu nous offrais joie et bonheur.

Tu restes dans nos cœurs. L'amitié fut, pour nous, une si grande richesse ! Yette et les tiens nous garderont à leurs côtés. Repose en paix. Tu étais la vie et ce monde ne sera plus le même sans toi. Heureusement, tu nous laisses des souvenirs magnifiques. Ce n'est qu'au revoir, mon frère, les retrouvailles seront épiques.

Très cher Jean-Paul, je te salue très affectueusement, et résonnent en moi ces vers de Victor Hugo, dont nous nous régaliions à citer des passages :

« Vous m'avez fait, Seigneur, puissant et solidaire,

LAISSEZ-MOI M'ENDORMIR DU SOMMEIL DE LA TERRE ! »

Père KALKA, aumônier de la brigade

Le Général PAGNI était un plaisantin. Dans ses dernières volontés, il a bien précisé qu'il ne voulait pas de cérémonie religieuse, mais il a quand même souhaité la présence d'un aumônier. Donc je suis là. Mieux que cela : il a donné les références précises des textes bibliques qui devraient être lus au cours, disait-il, de ce moment de recueillement. Il s'agit de la Première Lettre de saint Paul aux Corinthiens, chapitre 12, versets 12-26, ainsi que chapitre 13, 1-3.

Écoutons d'abord le chapitre 12. (lu par le commandant PAGNI)

Frères,

Prenons une comparaison : Notre corps forme un tout, il a pourtant plusieurs membres ; et tous les membres, malgré leur nombre, ne forment qu'un seul corps.

Il en est ainsi pour le Christ. Tous, Juifs ou païens, esclaves ou hommes libres, nous avons été baptisés dans l'unique Esprit pour former un seul corps.

Tous, nous avons été désaltérés par l'unique Esprit.

Le corps humain se compose de plusieurs membres, et non pas d'un seul.

Le pied aura beau dire : « Je ne suis pas la main, donc je ne fais pas partie du corps », il fait toujours partie du corps.

L'oreille aura beau dire : « Je ne suis pas l'œil, donc je ne fais pas partie du corps », elle fait toujours partie du corps.

Si, dans le corps, il n'y avait que les yeux, comment pourrait-on entendre ?

S'il n'y avait que les oreilles, comment pourrait-on sentir les odeurs ?

Mais, dans le corps, Dieu a disposé les différents membres comme il l'a voulu.

S'il n'y en avait qu'un seul, comment cela ferait-il un corps ?

Il y a donc à la fois plusieurs membres et un seul corps.

L'œil ne peut pas dire à la main : « Je n'ai pas besoin de toi » ; la tête ne peut pas dire aux pieds : « Je n'ai pas besoin de vous ».

Bien plus, les parties du corps qui paraissent les plus délicates sont indispensables.

Et celles qui passent pour les moins respectables, c'est elles que nous traitons avec le plus de respect ; celles qui sont moins décentes, nous les traitons plus décemment, pour celles qui sont décentes, ce n'est pas nécessaire.

Dieu a organisé le corps de telle façon qu'on porte plus de respect

à ce qui en est le plus dépourvu : il a voulu qu'il n'y ait pas de division dans le corps, mais que les différents membres aient tous le souci les uns des autres.

Si un membre souffre, tous les membres partagent sa souffrance ; si un membre est à l'honneur, tous partagent sa joie.



Paul utilise une fable et il l'adapte à son objectif. Cette fable qui circulait à l'époque, on l'appelait « La fable des membres et de l'estomac » (on la trouve racontée dans « L'Histoire Romaine de Tite-Live » ; plus près de nous, d'ailleurs, La Fontaine l'a mise en vers). Comme toutes les fables, elle commence par « Il était une fois » : « Il était une fois » donc, un homme comme tous les autres... sauf que, chez lui, tous les membres parlaient et discutaient entre eux ! Et ils n'avaient pas tous bon caractère, apparemment. Et, probablement, certains devaient avoir l'impression d'être moins bien considérés ou un peu exploités.

Un jour, au cours d'une discussion, les pieds et les mains se sont révoltés contre l'estomac : parce que lui, l'estomac, il se contente de manger et de boire ce que les autres membres lui fournissent... Tout le plaisir est pour lui ! Ce n'est pas lui qui se fatigue à travailler, à cultiver la vigne, à faire les courses, à couper la viande, à mâcher et j'en oublie. Alors on a décidé tout simplement de faire la grève. Désormais plus personne ne bouge : l'estomac verra bien ce qui lui arrive ! Et s'il meurt de faim, rira bien qui rira le dernier... On n'avait oublié qu'une chose : si l'estomac meurt de faim, il ne sera pas le seul. Ce corps-là, comme tous les autres, faisait un tout, et tout le monde a besoin de tout le monde !

Pour saint Paul, la morale de cette histoire, c'est : nos diversités sont notre chance, à condition d'en faire les instruments de l'unité. Juifs ou païens, esclaves ou hommes libres, toutes nos distinctions bien humaines, tout cela ne compte plus. Mais, avouons-le, ne plus penser en termes de supériorité, de hiérarchie, d'avancement, d'honneur, c'est bien difficile.

Paul, au contraire, insiste sur le respect dû à tous : respect des diversités, d'une part, et respect de la dignité de chacun quelle que soit sa fonction.

Nous y sommes. Voilà ce que voulait nous dire aujourd'hui le Général PAGNI, en se servant pudiquement des écrits de Saint Paul : quels que soient notre condition, notre grade, notre expérience, notre réussite ou nos décorations, nous sommes tous ensemble une famille et nous avons besoin les uns des autres.

Et il tient à nous faire entendre un autre extrait de la même épître de Saint Paul :

(lu par le colonel FAUCHE)

Frères,

Parmi les dons de Dieu, vous cherchez à obtenir ce qu'il y a de meilleur.

Eh bien, je vais vous indiquer une voie supérieure à toutes les autres. J'aurais beau parler toutes les langues de la terre et du ciel, si je n'ai pas la charité, s'il me manque l'amour, je ne suis qu'un cuivre qui résonne, une cymbale retentissante.

J'aurais beau être prophète, avoir toute la science des mystères et toute la connaissance de Dieu, et toute la foi jusqu'à transporter les montagnes, s'il me manque l'amour, je ne suis rien.

J'aurais beau distribuer toute ma fortune aux affamés, j'aurais beau me faire brûler vif, s'il me manque l'amour, cela ne me sert à rien.

Nous appartenons tous à la même famille et nous avons besoin les uns des autres, dans la confiance et l'amour. Et toutes ces autres soi-disant valeurs auxquelles nous tenons tant, ne sont que des balayures. Même les plus grandes vertus ne sont rien si elles ne sont pas irriguées par l'amour.

Voilà le credo du Général PAGNI. Voilà la profession de foi de celui qui ne se disait pas tout à fait croyant. Voilà un véritable hymne à l'amour de Dieu de celui qui ne voulait pas d'obsèques religieuses.

Mon Général, mon ami. Je sais qu'aujourd'hui tu es, comme un grain de blé, entre les mains de Dieu, vivant, impérissable, immortel, en train de dégager avec l'archange Michel, ce vieux camarade qui apprécie aussi, comme toi et moi, un bon coup de rouge.

Eloge funèbre du Général de brigade
(c.r.) Jean-Paul **PAGNI**

Grand 'Croix de la Légion d'Honneur

Par le Général de corps d'armée (c.r.) François **CANN**
Grand' Croix de la Légion d'Honneur

Chère Yette,
Chers Nathalie, Christophe, Olivier,
Chers petits-enfants,

Nous sommes nombreux, ce matin à vos côtés, certains venus de très loin, pour partager votre chagrin vous qui êtes accablés par la perte de votre époux, de votre père, de votre grand-père.

Nous sommes nombreux à venir pleurer le Général PAGNI, l'ami Jean-Paul et quel ami !

Un ami **d'un seul bloc, d'un seul tenant** toute sa vie jusqu'à sa mort.

Cette mort qu'il côtoie depuis dix ans dans l'incertitude des urgences, au détour d'un bloc opératoire ou dans l'angoisse des soins palliatifs. Sa mort est directement et officiellement liée aux séquelles de la grave blessure de guerre qu'il a reçue au Tchad le 16 avril 1978 lors des combats de Salal.

De sorte qu'il n'est pas exagéré de dire « *Le Général PAGNI est mort au Champ d'Honneur en différé* ».

Cette mort il la connaît bien. Il la nargue. Il la devance. Avec cet humour grinçant et ce clin d'œil provocateur qu'on lui connaît, il règle lui-même les détails des obsèques auxquelles vous assistez.

Le mois dernier, à l'occasion des vœux, il écrivait à ses amis : « *Ceux qui veulent mourir avant moi, dépêchez-vous car je ne vous attendrai pas* ». D'un seul bloc face à la mort mais d'un seul bloc aussi toute sa vie durant.

Jean-Paul est né « pied-noir » à Alger en novembre 1937 de parents italiens natifs de Florence, immigrés en Algérie.

Il vit toute sa jeunesse en cette magnifique ville d'Alger qu'il adore. Il y prépare le concours d'entrée à Saint-Cyr qu'il intègre en automne 1956 avec la promotion Laperrine comme vous l'a décrit le général Bertin. Il est le deuxième plus jeune élève-officier de sa promotion.



C'est le 1^{er} février 1961 que je fais la connaissance du lieutenant Jean-Paul PAGNI. Je viens de prendre le commandement de la 2^{ème} compagnie du 3^o R.P.I.Ma à Sidi Ferruch. Jean-Paul y commande la 2^{ème} section. Au fil des jours, je suis frappé par la personnalité étonnante de ce jeune officier à l'intelligence vive et au caractère entier. De ce caractère émerge un double contraste.

Le premier contraste est celui entre sa jeunesse (lieutenant deux galons à 23 ans) et sa grande culture scientifique, littéraire, musicale et politique au service d'un jugement rapide et sûr.

Le deuxième contraste oppose l'extrême rigueur de sa présentation d'une exigence quasi prussienne au non-conformisme de son attitude dans le privé et tout simplement en popote où il tient tête sans complaisance aux autorités de passage peu habituées à la contradiction.

Son attitude me plaît : je suis convaincu depuis longtemps que l'avenir appartient à ces jeunes officiers hors normes.

De toute façon, toutes ces considérations seront rapidement balayées par son attitude héroïque au feu. Le 21 juillet 1961 nous intervenons en Tunisie pour dégager la base stratégique française de Bizerte. La compagnie ayant reçu la mission de contrôler l'avenue Bourguiba balayée par des tirs de mitrailleuses et d'un canon anti-char, la section PAGNI progresse sur le trottoir de droite avec calme et brio. Elle y règle le compte de toutes les résistances une à une. Je la perds de vue car je progresse sur le trottoir de gauche avec les sections BERTOLINI et RAGOUILLAUX qui vont bientôt escalader le mur des casernes. Deux heures plus tard, je vois réapparaître la section PAGNI qui par un judicieux mouvement tournant dans ma direction a, de ce fait, pris à revers un bon nombre d'adversaires.

Cette manœuvre éblouissante dans un combat de rues difficile par nature me soulage, me comble, m'impressionne. Dès la fin des combats je viens en rendre compte à notre chef de corps, le colonel Le Borgne duquel je sollicite la proposition du lieutenant PAGNI à une nomination au grade de chevalier de la L.H. à titre exceptionnel. Notre colonel accepte avec enthousiasme.

De ma carrière je n'aurai vu une Légion d'honneur autant méritée.

Et puis nous rentrons en octobre à Alger où, six mois après les événements politiques du 22 avril, la situation s'est dégradée. Jean-Paul, le pied noir, le fils d'Alger, est déchiré. Il faut absolument que je le protège contre lui-même. Encore une fois, j'obtiens de notre colonel, un grand patron, que Jean-Paul soit muté sans délai pour l'Outre-mer.

Début 1962 il rejoint la Côte d'Ivoire. Il est sauvé.

Le reste de sa carrière va se répartir entre les exercices de quatre types de responsabilités

- Le **commandement** brillant d'une compagnie du 6^o R.P.I.Ma à Mont Marsan, qu'a évoqué le général Bertin avec beaucoup d'émotion. La présence parmi nous du général de LLAMBY qui fut son chef de corps atteste de sa réussite à la tête de la 2^{ème} compagnie du prestigieux « 6 ».
- **l'instruction** de Saint-Cyriens à Coëtquidan et celle d'officiers-élèves à l'Ecole d'application de l'Infanterie à Montpellier où il aura fortement marqué les stagiaires.

- **Une spécialisation** dans la livraison par air avec douze années passées à la BOMAP qu'il commande avec brio. Cette BOMAP si chère au cœur des parachutistes pour les services et les satisfactions qu'elle leur a procurés. Puis trois ans au Centre Aéroporté de la DGA et enfin quatre ans à la Section Technique de l'Armement/Groupement aéroporté où il achève sa carrière. C'est ici même qu'il fit son Adieu aux armes le 28 octobre 1994, lors d'une cérémonie très émouvante au cours de laquelle j'eus la fierté de lui remettre les insignes de Grand Officier de la Légion d'Honneur. Il est très rare qu'un colonel en activité soit élevé à la Dignité.

- enfin des responsabilités liées à des **missions de longue durée en Afrique**. Jean-Paul, adolescent, admirait les tirailleurs sénégalais qui tenaient garnison à Alger. Il avait toujours voulu être officier dans la Coloniale. Il sera comblé en servant en Côte d'Ivoire, au Dahomey, au Sénégal, au Zaïre, au Cameroun et au Tchad où il est grièvement blessé en 1978.

A tous ces postes, aussi différents les uns que les autres, le colonel PAGNI laisse son empreinte, celle du souci de l'efficacité, de la simplicité et du pragmatisme.

Ainsi s'en va l'officier qui fut toujours le plus jeune décoré de sa génération :

- * Chevalier de la Légion d'honneur à 24 ans
- * Officier de la Légion d'Honneur à 40 ans
- * Commandeur de la Légion d'Honneur à 49 ans
- * Grand Officier de la Légion d'Honneur à 56 ans
- * Grand' Croix de la Légion d'honneur à 67 ans.

J'eus le plaisir de lui annoncer la nouvelle de son élévation à la Dignité suprême. Etant absent, il me renvoya par lettre cette réaction typique d'un pied-noir accompli : « Poh Poh Poh Dis Tellement j'ai été estomaqué, pas un mot, j'ai pu dire, même ac' les mains ». Sacré Jean-Paul !

Jean-Paul aura écrit sa page dans le grand livre des figures de proue de la saga parachutiste.

Chers Amis, je vous propose de faire ici le serment que le souvenir de sa prestigieuse personnalité, ce bloc d'un seul tenant qu'il fut, ne soit jamais oublié.

Je voudrais maintenant m'adresser à ses petits-enfants pour leur dire : « vous avez eu pour grand-père un authentique héros ayant fait face à la mort avec un courage et une lucidité qui forcent l'admiration.

Lorsqu'il vous arrivera dans la vie de perdre le moral, souvenez-vous de votre grand-père. Son image vous remettra à flots. Et à toi, Vincent, en particulier, qui viens d'opter pour la carrière des armes dans le sillage de ton oncle Olivier en choisissant de servir au 3° R.P.I.Ma, souviens-toi toujours que ton grand-père fut un officier parachutiste d'exception et un lieutenant d'élite au « 3 ».

